Menus Faits de la Semaine

Accidents. — M. Carrette, fermier à Lisselles, était venu en cabriolet à Tourcoing et avait arrêté sa voiture, vis-à-vis du magasin de M. Derveaux-Couvreur, imprimeur, Grande-Place. Le cheval reculant, le véhicule heurta une vitrine de M. Derveaux. Le glace vola en éclats et un grand nombre d'objets ont été détériorés. Les dégâts sont évalués à 5 ou 600 francs et sont couverts par une assurance.

Lundi matin, vers cinq heures, M. Paul Amanrisse, âgé de 36 ans, contremaître chez M. Amanrisse, son frère, rentrait rue du Luxembourg, replaçait une courroie sur une poulie, lorsque ses vêtements ayant été saisis par la courroie, il fut enlevé de terre. Entraîné autour de l'arbre de transmission, il en fit plusieurs fois le tour et finalement retomba à terre. Des ouvriers se précipitèrent aussitôt, croyant la pauvre homme tué ou tout au moins mortellement blessé, mais heureusement il n'en était rien. M. Paul Amanrisse fut relevé et transporté chez son frère. MM. les docteurs Fichaux et Defosses, que l'on avait fait prévenir aussitôt ne tardèrent pas à arriver. Ils constatèrent une forte luxation de l'épaule gauche et de nombreuses contusions sur tout le corps.

Agressions. — Un jeune homme de 15 ans, Pierre Desmet, travaillant chez M. Lemrent, rue de l'Epine, a déposé une plainte entre les mains de la police, à la suite d'une agression dont il a été victime rue Jeanne d'Arc. Il a déclaré que passant dans cette rue vendredi soir, vers sept heures et demie, il avait été assailli par deux hommes qui, lui mettant la main sur la bouche pour l'empêcher de crier, l'avait fouillé et s'étaient enfuis en emportant sa semaine — une quinzaine de francs. — Cette agression dénote chez ses auteurs une réelle audace, car à sept heures et demie, il fait encore jour. Une enquête est ouverte.

— M. Désiré Tiscot, âgé de 44 ans, demeurant rue des Phalempins, 21, passait rue Houchard, vers minuit et demie, regagnant son domicile, lorsqu'il fut assailli par plusieurs hommes qui le terrassèrent. Il fut fouillé, et ses agresseurs après lui avoir enlevé son porte-monnaie, contenant 27 francs prirent la fuite. M. Tiscot n'a pu donner le signalement de ses agresseurs, ni indiquer leur nombre, tant a été rapide l'agression. Il a néanmoins porté plainte. La police a ouvert une enquête sur cette seconde agression.

Vols. — Dans la nuit de mardi à mercredi, une tentative de vol a été commise en magasin de tissus de M. Voreux-Delmsaye, rue de Tournai. Des pesées ont été faites sur la porte d'entrée au moyen d'une pince, mais elle a résisté. Les cambrioleurs ont probablement été dérangés et ont pris la fuite. La police a ouvert une enquête.

— Dans le courant de la nuit de vendredi à samedi, a été commis un vol chez M. Bruno Pope, marchand de beurre, rue Béranger, 26. Les malfaiteurs ont d'abord percé un volet en en enlevant un morceau de bois; puis ayant enduit de terre glaise une vitre, ils l'ont brisée, et passant la main à l'intérieur, ont fait jouer l'espagnolette. Ils sont alors entrés dans le magasin, ont enlevé plusieurs mottes de beurre pesant ensemble 154 kilos, représentant une somme d'environ 500 francs. Ils ont ensuite fouillé les tiroirs du comptoir et volé une somme d'environ 60 francs. Sortant par la même chemin qu'ils avaient pris pour entrer, ils ont repoussé les volets et se sont retirés.

Samedi matin, M. Pope constata le vol, alla déposer une plainte à la police.

— Dans la nuit de lundi à mardi, des malfaiteurs se sont introduits dans le jardin de M. Decroquet, rue de Toul, 16, et ont enlevé : 4 poules, un coq à battre et 2 lapins, évalués à 30 francs.

Contraventions — Une marchande de beurre de Mouscron, Mme Célina L..., 42 ans, pour avoir vendu sans patente. — Pour ivresse à Albert V..., 19 ans. — Théophile R..., 45 ans, trieur, pour ivresse et violences. — Pour ivresse Louis F..., 34 ans, tisserand, et à Pierre Hale, 26 ans, peigneur.

Accidents de travail. — Un domestique de M. Irénée Fourré, expéditeur, Jules Deverdt, 23 ans, s'est fait une déchirure musculaire dans la région lombaire, en soulevant une caisse de fils chez MM. Réquillart et Guénot. Huit jours de repos. Docteur Debouchy.

— Chez M. Emile Parmentier, un ouvrier, Jean Dejonghe, 21 ans, a eu la main gauche prise entre les rouleaux d'un métier. Huits jours de repos. Docteur Dembonnette.

— Un mouleur de la fonderie Depriester et Cie Jules Desnoyer, 43 ans, s'est contusionné aux reins en soulevant une pièce de fer. Six jours de repos. Docteur Vienne.

— Emile Leblanc, 28 ans, graisseur, chez M. Hassfeld, filateur, est tombé dans une cave en descendant un fut d'huile et s'est fait une entorse du pied gauche. Un mois de repos. Docteur Dewyn.

— Chez MM. E. P. et Ch. Toulemonde, un tisserand, Gustave Dembart, 49 ans, a été contusionné au gros orteil gauche par la chute d'un poids de métier. Dix jours de repos. Docteur Picquet.

Dans le même établissement, un tisserand, Henri Debouchère, 33 ans, a été piqué à l'annulaire droit en travaillant. Six jours de repos Docteur Picquet.

— Un ébouseur, Henri Derets, 58 ans, en service de la Ville, s'est contusionné la poitrine en soulevant une caisse. Six jours de repos. Docteur Cauchelier.

— Un chandronnier de la Maison Crépelle-Fontaine, Edouard Fleuvre, 23 ans, a en l'annulaire gauche écrasé par une tôle. Dix jours de repos. Docteur Rollenghien.

— Charles Dewayet, 30 ans, conducteur à la brasserie coopérative *l'Union des 3 Villes*, s'est contusionné aux reins en plaquant un fût d'alcool. Dix jours de repos. Docteur Delannoy.

— Chez MM. Ch. Tiberghien et Fils, rue de Lille, en teinturier, Henri Castel, 20 ans, a été brûlé à l'avant-bras droit par de l'acide sulfurique. Huit jours de repos. Docteur Hennert.

Exacte vérité. Le Cendre (Puy-de-Dôme), le 29 septembre 1902. J'avais souvent des vertiges, des maux de tête, d'estomac et des bourdonnements d'oreilles. Les Pilules Suisses m'ont promptement soulagée et ont réussi à me guérir parfaitement. Vous pouvez la publier, c'est l'exacte vérité. Mme Ve Barjat (Sig. lég.)

Neuville-en-Ferrain

Union Libérale Républicaine

Dimanche 3 courant à 6 heures précises du soir, réunion du groupe du Barquier, à l'estaminet de l'Ours, tenu par M. Julien Allard.

Mouvaux

Vive la Forgette

Oui, honneur à nous, habitants de la Forgette, d'avoir organisé dans notre quartier une section de l'U. S. P. qui est déjà si florissante et qui sous la direction de notre chef et dévoué président M. Omer Debloeck, réunit déjà tout l'hommes de cœur et d'énergie, tous nous sommes bien décidés à balayer ces politiciens exploiteurs, ces radicaux de nom, qui s'affublent du titre de républicains et ne songent en réalité qu'à nous enlever toutes les libertés, pourvu qu'ils s'enrichissent à nos dépens.

Les a-t-on assez entendus tous ces rats-de-cave de l'assiette au beurre en temps d'élection, nous crier plus d'impôts nouveaux, diminution des charges pour les contribuables, réformes pour les ouvriers.

Charlatans que ces gens-là !

Qu'ont-ils fait à Mouvaux ? Ils avaient promis de loger les vieux à l'hospice en 1900 ! Allons donc ! Ils n'ont même pas en acquérir les ressources suffisantes pour l'édifier en 1903 ! Quand y mettront-ils les vieillards qui attendent ? La veille de la prochaine élections sans doute, afin de laisser toute la charge à leurs successeurs ! Et ils auront soin auparavant d'y caser leurs frères et amis !

D'ailleurs ont-ils jamais rien fait d'autre que d'arrondir leur porte-monnaie, au détriment des contribuables ou des pauvres ouvriers qui ne leur plaisent pas.

Dernièrement encore, lors de la nomination d'une femme de service pour les écoles, la femme d'un ouvrier avait depuis longtemps sollicité cet emploi, afin de gagner un peu plus de pain pour ses nombreux mioches, non seulement on n'examina point sa requête, mais on refusa de l'entendre elle-même. Il est vrai que son mari est socialiste et ne veut jamais pactiser avec la radicaille !

Tout pour eux rien pour les autres, telle est la devise de ces tyrans, examinez-les tous l'un après l'autre, et dites-moi s'il y en a un seul parmi eux qui soit *désintéressé*.

Incapable de rien faire pour les contribuables ils ont cru être fort intelligents, ces hableurs, en votant des félicitations à Combes ?

Pourquoi ne les félicitent-ils pas d'avoir augmenté le prix des paquets de tabac ?

Qu'ils lisent les quelques lignes qui suivent, elles ont été écrites par un journaliste ministériel :

En 1870, l'impôt par habitant était de 49 fr.
En 1876, il fut porté (liquidation de la guerre) à 76 francs.
Aujourd'hui, il dépasse 92 francs.

Donc, en pleine paix, la dette s'est accrue de plus de 7 milliards, l'impôt de 16 francs par tête d'habitant, et nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Si ce n'est pas de l'imprévoyance et de la mauvaise administration, qu'est-ce ?

Nos ennemis, chargés de gérer nos finances, n'auraient pas, pour nous affaiblir, agi autrement.

Qu'en dites-vous chers amis ?

P. S. — Je vous transmets ci-dessous un intéressant article détaché du journal « Le Peuple » de Lille.

Lisez-le chers Amis et passez-la aux camarades :

Monsieurs... les Anticléricaux !

Nous trouvons dans le journal *l'« Peuple* de Lille, l'intéressant article que voici :

Les mères de ces Messieurs ?

Mme Jaurès, mère du député socialiste, vient d'être malade ; elle a été soignée par... deux *religieuses* dominicaines. M. Jaurès en a exprimé aux religieuses sa vive reconnaissance... *Et d'une.*

Les femmes de ces Messieurs ?

Mme Waldeck-Rousseau a été opérée ces jours-ci par M. le docteur Poirier. Elle a subi l'opération à Paris... chez les *religieuses* augustines, 29 rue de la Santé... Et de deux.

Les filles de ces Messieurs ?

M. Bourgeois, président de la Chambre, a sa fille malade à Cannes. Par qui la fait-il soigner ? Par... deux *religieuses* du Bon-Secours de Lyon... Et de trois.

Les fils de ces Messieurs ?

A Neuilly-sur-Seine, un charmant enfant apprend *son catéchisme* si bien, si bien, qu'il arrive bon premier... Ce charmant enfant, qu'on ne se contente pas de nourrir avec la morale neutre, est la fils de.... M. Rouvier, ministre des Finances.

Enfin, à Paris même, à Saint-Philippe du Roule, un autre charmant enfant faisait le compliment, il y a quelques jours, à la *fête... du curé*. C'était le petit-fils de M. Loubet lui-même !!! Et de quatre et de cinq ! On pourrait continuer ainsi indéfiniment.

Et alors ?

Alors, tu vois, brave populo, nomme tous ces gens-là se fichent de toi. Si tout cela est bon pour eux, pourquoi ne serait-ce pas aussi bon pour toi ? Pourquoi t'enlever les sœurs qui te soignent, alors qu'ils les appellent chez eux, lorsque la maladie vient s'abattre sur leur maison ?

Comprends-tu que ces gens-là te bernent et que tout ça c'est de la comédie. On exécute les curés, les bonnes sœurs à la Chambre... pour la galerie, après quoi on n'a rien de plus pressé que de les appeler chez soi et de leur témoigner sa confiance et sa sympathie.

Jean de la Forgette.

Confrérie de Ste-Galette

Il paraît que D'airé n'est pas encore content ! Décidément en voilà un affamé de l'assiette au beurre ! celui-là !

1° Il a une carte de circulation gratuite sur la tramway.

2° Il a obtenu l'arrêt du trais en face de son cabaret.

3° Il a eu une bourse pour son garçon aux frais des contribuables.

4° Il reçoit dans son cabaret tous ceux qui ont un renseignement administratif à demander et entretient de cette façon sa bedide commerce !

Cela ne suffit pas !!

Escomptant le départ d'un facteur, il s'en alla harceler maître Victor pour décrocher la place au profit de son garçon !!!

Hélas, aussi vite que lui, arrivait Alphonse qui réclamait à cor et à cris la même place pour son garçon aussi !!

Tête et ambarras de Victor !

Il parait que ce dernier, profondément dégouté (ou la serait à moins !!) les envoya balader tous les deux !!....

D'airé, maugréant, rentra dans son comptoir et lampe force rasades ! — Alphonse, qui n'a plus de comptoir s'en alla furieux chez les voisins noyer sa bile au fond d'un verre !! Les méchantes langues ajoutent que la soir il avait le gna ! dans le nez !! et que le gaz ne s'allumait plus !!! ???

Quel pronne !!!

Dotation de la Jeunesse de France. — On nous communique la nouvelle que la Dotation de la Jeunesse de France aura prochainement une section du plus à Mouvaux. C'est la 1644e section de Blanc-Seau qui présidera à sa formation, le dimanche 3 mai, à l'estaminet du *Mouton Blanc*, rue de Lille. On espère la présence de M. le docteur Faidherbe, président de la section roubaisienne et pionnier de l'œuvre.

CROIX

Les cancrelats de la Sociale

Le plus grand des hasards m'a conduit dimanche pour la première fois chez M. Guyot, ex-secrétaire de mairie, et je m'y trouvais juste au moment que passaient la citoyen Devest, et ses deux chiens, tirant à langue pendante la haleine qui, aux prochaines élections municipales, chargera pour la voirie les ordures desbarbieuxardes et les détritus kimpiat...tus.

J'ai essayé de mettre à profit cette circonstance pour interviewer M. Guyot sur ses récentes lettres en lesquelles, on ne peut le nier, il fait montré d'une cécité qui donne la fièvre à son ex-ami Florimond-le-Fanfaron.

Mon interlocuteur s'est obstinément refusé à fournir le moindre renseignement sur ses intentions et sur ses moyens d'action.

Mais bien que n'ayant rien appris de saillant, je m'en voudrais de ne pas user d'une appréciation qui vaut un poème :

Les socialo-politicians à la Desbarbieux ? ne sont les cancrelats de la classe ouvrière.

.... Je m'empresse de demander :

— Et votre avis sur la guerre Kimpe ?

— Un silence ! Je renouvelle ma question.

— Je ne m'occupe, me répond froidement Guyot, que de Maire et de la bande d'intrigants, de flatteurs qu'il traîne à en suite et auxquels il jette ses hâtucheres comme dessert.

Voyant qu'il est inutile d'insister, je me retire en me promettant de ne pas oublier les *cancrelats* de la Sociale.

Deux poids, deux mesures

Il y a à Croix deux quartiers qui sont desbarrités sous le rapport de l'égoûtage et dont les habitants cependant paient, comme tous les autres contribuables, les frais du service d'enlèvement des boues et immondices qui existe dans la commune. Je veux parler de la Verte-Rue et de la Basse-Ville.

Ces deux quartiers figurent bien dans le cahier des charges qui régit le service d'égoûtage mais jamais l'on n'y voit les égoûtiers. Pourquoi ?

La ville est divisée en trois lots.

L'un de ces lots (Maillerie et Allumette) est adjugé à un patenté qui habite Croix et il ne ferait pas bon que celui-ci négligeât son travail car les observations, les lajonctions, les contraventions, les admonestations lui pleuvraient dru sur la dos.

Les deux autres lots ont été soumissionnés par un habitant de Roubaix c'est un frère et ami. Ça suffit bien n'est-ce pas, pour qu'il en prenne à son aise et n'exécute pas la besogne pour laquel il est payé.

Déjà les habitants de la Verte-Rue et du Vent-de-Bise ont réclamé à l'Administration collectiviste. On n'a même pas daigné leur répondre.

Ils se sont tournés vers le citoyen Liétard, l'autocrate qui les représente au Conseil. Peine perdue, Liétard fait comme s'il ne savait pas ne qu'on lui veut. Le pauvre homme ! Se plaintre au maire, ça causerait du chagrin, n'est-ce pas, à l'ami Jujules Fébrochon, qui paipe volontiers les émoluments que lui donne la commune mais se garde bien de faire passer ces tombereaux là où ils doivent passer.

Electeurs de la Basse-Ville, de la Verte-Rue et du Vent-de-Bise, aurez-vous encore la naïveté de donner vos voix l'an prochain à des Desbarbieux, des Lecrinier, des Ferter, des Liétard et des autres fumistes qui vous font casquer des centimes additionnels et se moquent de vous par dessus la marché ?

Jean de l'Allumette.

WASQUEHAL

Deux années d'administration socialiste

(*Suite*)

Les emblèmes religieux.

Pendant les vacances scolaires de 1901, des travaux de réfection avaient été accomplis dans les deux communaux des garçons et des filles, l'ouvrier peintre avait dû déplacer des crucifix, son travail terminé il est bien soin de les remettre en place. Après les avoir nettoyés, malgré que l'adjoint Pinvet lui eut donné l'ordre de ne pas les replacer.

Ouvrons ici une parenthèse :

« Nul n'ignore à Wasquehal que l'adjoint à Pinvet fut saisi de chasse jusqu'à l'âge de « près de vingt ans et qu'il n'y a pas plus de « 7 à 8 ans qu'il portait encore le flambeau à la « procession, (*il pourrait n'être avec Combes, « c'est du droit conforme à la doublure*) ».

A la rentrée des classes, c'est-à-dire le 30 Septembre 1901, les crucifix avaient disparu. L'administration avait fait procéder à l'enlèvement définitif, de ces trophées. Nos frères bravaient ainsi les sentiments religieux de la population de Wasquehal.

On sait qu'à cette époque leur activité fut sévèrement jugée et qu'elle souleva une légitime indignation.

Malgré cela on ne devait pas s'arrêter en si bon chemin. Une statuette de la Vierge qui ornait la fronton de l'école des filles empêchait le maire de dormir, il avait peur de passer pour un *calotin* vis-à-vis du parti, il fallait donc que la chapelle disparaisse comme les crucifix, mais tout de même, on attendit jusqu'au 15 novembre *soit un mois et demi après* pour mettre le projet à exécution.

Ce n'est pas tout, il restait encore une croix qui surmontait le petit clocher sur le toit de l'école des filles et dernièrement à la suite des réparations faites à la toiture on est soin de faire disparaître le clocher et la croix.

« Nos *grands hommes* méritent certainement « une récompense, il est à espérer que l'un de « ces jours il leur sera envoyé quelques jaulis « à bouts de rubans pour un tel dévouement ».

Consultations judiciaires gratuites

Le 1er Décembre 1901, sur la proposition du maire, la majorité vota comme un seul homme, une somme de trois cents francs pour ne avoient de Lille qui devait venir à la mairie donner des consultations judiciaires gratuites aux ouvriers. Il faut dire que cet avocat n'est jamais venu, et que les ouvriers qui avaient besoin de ses conseils devaient aller à une mairie, mais pas à celle de Wasquehal, mais bien à la mairie de Lille. *Il n'y a presque pas de différence.*

Et pais ces consultations avaient lieu le mardi et le vendredi, c'est à dire en pleine semaine, comme si les ouvriers pouvaient ainsi perdre leur temps et leur argent à courir pendant la semaine. Il faut avouer que les consultations ne sont pas gratuites du tout.

Si on moins cet avocat, qui est tout à fait inconnu, vu qu'on n'a jamais eu son nom, eut été visible le dimanche pour les consultations des habitants de Wasquehal, cette dépense aurait eu un peu d'utilité, mais pour le mardi et le vendredi, la dépense est absolument inutile.

Il faut donc en conclure que c'est encore trois cents francs jetés comme eux accordés au maire, mais qu'est-ce que cela fait, les contribuables ont un bon dos et puis comme dit le capitaine Hourt il faut bien laisser un souvenir de son passage à la mairie.

(*A suivre*)

CHRONIQUE RÉGIONALE

ACTION LIBÉRALE POPULAIRE

Association Républicaine Libérale de la Région du Nord

RÉUNIONS DE LA SEMAINE

Marchiennes. — Dimanche dernier, a eu lieu à Marchiennes, sous la présidence de M. André Bernard, et avec le concours de MM. Thellier de Poncheville, Vitrant et Delepouille, une grande réunion politique à laquelle assistaient 1200 électeurs du canton de Marchiennes.

M. le Docteur Rocquet, au nom de la ligue de

FEUILLETON du *COURRIER DE TOURCOING*
13 du Dimanche 3 Mai 1903

QUAND MÊME !

PAR **LÉON BERTHAUT**

(JEAN DE LA RÊVE)

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE FOLLE

II

L'INUTILE VICTOIRE

Tout à coup qu'il soit, il compte ses balles, il vise, et chaque fois, abat son homme.

— Ça va bien !

Mais déjà s'échappent capris de lui des paroles suprêmes : « J'ai mon compte !... Adieu, sapplaine ! » — des petits cris brefs, des plaintes sourdes « Oh !... mon Dieu, mon Dieu ! » — des jurons aussi.

On cesse de ne pas entendre, il faut vaincre.

Mais voilà que pleuvent les obus. Repoussés, les Allemands sont alités, comme ils l'ont fait déjà, comme ils le feront toujours, chercher du canon.

A droite, à gauche, en avant sur la crête, en arrière dans la tranché, les obus heurtent le sol, éclatent, s'éparpillent, couchent des groupes entiers. Pas moyen de les éviter, ; il faut faire plus que de regarder la mort en face : il faut l'attendre sans broncher.

Deux voix s'appellent :

— Hé, Carrière, ça tombe, la grêle.

Froidement, on répond :

— Pas mal... cinquante par minute.

Il y a une demi-heure que l'on tient. Trois mille fois la mort a tenté de ramener les soldats du Spickeren ; elle échoue.

Et la fumée s'élève de partout, plane sur tout, enveloppe tout. Plus moyen de viser, plus moyen de tirer.

Le vieux sergent s'indigne :

— Canailles, sales canailles !.... Hein, toujours les mêmes... y n'oseut pas v'nir !... Il leur faut des gueules de fer pour nous cracher dessus... Canailles, sales canailles !

Furieux, il se lève, il ne peut tenir en place ; a soi-ce comme ça qu'on se bat, avec des obus, toujours des obus ? »

— Attendez, les gars... attendez l'éclaircie... ne perdons pas un coup... pas un !

Un obus tombe.

— Pour moi, dit le sergent.

Et en effet, il s'écrase à la renverse.

Couvert de terre, Pierre se précipite :

— Sergent, sergent !

— Fichu, mon p'tit.

En effet, le sergent a la poitrine défoncée. Pierre lui prend les mains. Incapable d'articuler un mot de plus, le vétéran le reconnaît, montre la plaine, et retombe dans un flot de sang.

Cependant, la fumée s'est dissipée. Les ongles enfoncés dans la terre, le sergent se soulève ; il regarde toujours vers la plaine. Pierre suit ses regard ; il comprend : les Allemands vont tenter l'assaut.

En effet, un général, von François, met pied à terre et les mène, glaive en main.

Dans la tranchée, on se recueille ; minute épouvantable : va-t-on vaincre... ou fuir ?

Debout derrière ses hommes, le commandant Schenck parcourt la ligne :

— Tenez bon, mes enfants... du calme... pas de coups en l'air... ne perdons pas une balle !

Des balles !... bêtes ! Il n'y en a plus, de balles...

Et l'ennemi le sait, et il est là, et il entre.

Alors, un cri formidable secoue la bataillon : « A la baïonnette ! »

On dirait qu'une seule main, d'un seul geste, a jeté ces hommes sur les autres.

Corps à corps, à coups de crosse, à coups de baïonnette, avec les pieds, avec les mains, d'un effort suprême, on essaie de se dégager.

Pierre cherche à voir autour de lui.

Où reste cet peut-être... Que faire ?

Et le cri terrible retentit, farouche, héroïque : « A la fourchette ! »

Devant lui, Pierre voit sauter deux fantassins : d'un coup de crosse, il abat le premier. L'autre heurte son pierre et tombe ; il le cloue au sol. Mais son bras gauche lui fait mal... Qu'a-t-il donc ? On verra plus tard.

Cependant, le bataillon recule dans la deuxième tranchée. Et le premier partout, Pierre bondit, saute, s'agenouille et recharge, grâce aux cartouches de cet camarade frappé déjà dans cet abri.

De nouveau, von François tente l'assaut.

A la tête des grenadiers de sa division, il se ruse sur la seconde crête. On l'entend nettement : « Allons, mes braves du trente-neuvième, en avant, forwaerts ! »

— Feu ! répond quelqu'un.

Cent balles glissent sur le champ.

A côté de Pierre, un petit sous-lieutenant, très pâle, mais calme, dirige l'emploi des dernières cartouches :

— En mesure, mes amis, en mesure ! Vous savez ce qu'a dit le commandant... la plomb est précieux...

Le général paraît, enlevant ses Bavarois : Forwaerts ! forwaerts !

— A toi ! se dit Pierre.

Le casquette de François tombe.

Pierre se tâche contre lui-même : « Raté, maladroit ! »

Mais comme il va tirer pour la seconde fois, le sous-lieutenant s'affaisse près de lui, une balle dans la son.

— Pour vous, lieutenant.

Et Pierre tire encore.

Cette fois, la Bavarois chancelle ; deux autres balles suivent et l'atteignent, puis une cinquième.

Leur chef mort, les Allemands reculent.

Malgré la mort, malgré la douil, on cent passer dans la tranchée en souffle de joie saint.

Pour lui, Pierre ne se connaît plus ; les cris des uns, les gémissements des autres, le sang qui coule, la mort qui fauche à travers le compagne, rien ne l'émeut. D'un bond, il a regagné la première tranchée et retrouvé le sous-officier.

— Sergent, sergent !

Point de réponse.

Pierre s'agenouille, ausculte... le sergent vit. Si on l'emportait ? Des camarades passent, courent au hasard. Il les appelle ; ils entrent la blessé... Tiens ! la retraite ? Que se passe-t-il donc ?... Est-ce qu'on va fuir, fuir après la victoire ?

Pas de doute ! Du moins ce sera le rôle pénible du bataillon...

Impossible, le clairon se trompe... Qu'est-ce donc ?

Un capitaine passe, à la tête d'une section :

— Laissez les blessés. Nous sommes tournés par les renforts prussiens... l'armée est en retraite... les chasseurs couvrent.

Alors, dans l'âme de Pierre, quelque chose crie et pleure devant l'atrocité de la guerre : qui va prendre soin du sergent ?

Malgré ses cicatrices, malgré sa fierté, il souffre, ce héros ! Et sa famille, il doit en avoir une, le sergent ! Que diraient-ils, ses amis, ses parents, s'ils le voyaient ainsi, brisé, broyé, sans secours ?

Il n'y a pas à hésiter... il faut partir avec les autres ; n'est-il qu'est le devoir. Et c'est la raison, hélas !

Pierre se penche encore une fois, embrasse l'homme et s'en va.

Il s'en va, décourant la tête, malgré lui, vers l'abandonné, comme on se détourne vers le tombe qui se ferme et qu'il faut laisser derrière soi.

Où allait-on ?

C'était donc ça vaincre, une bataille ? On avait beau compter sur soi la bravoure et le sacrifice, il fallait, malgré la victoire, tirer en hâte quand même, ainsi qu'une vieille horque chassée par les vents ? Misère !

Une horde après l'abandon du sergent, sans le bête où se rugissait le troupe, une balle, perdue jetait Pierre sur le sol..

(*A suivre*).